

Source : gauchebedo.ch, 27 juillet 2011



SPECTACLE

## Avignon off - L'atelier du peintre ouvert sur l'Histoire

mercredi 27 juillet 2011, par Bertrand Tappolet

Servie par une scénographie simple et efficace et d'excellents comédiens, la pièce « Proudhon modèle Courbet » interroge deux personnages complexes. Marqué par un insatiable appétit pour les réalités du vaste monde, le peintre Courbet, tout à la fois provocateur, habile en affaires, sincère et vaniteux. Il est aussi un humaniste généreux qui vibre devant les misères du peuple. Et son ami le journaliste polémiste, sociologue et philosophe Proudhon, le premier à se qualifier d' « anarchiste ». Sa vie durant, il tenta de concilier socialisme et liberté, tout en menant une réflexion souvent méconnue sur l'art, et l'œuvre de Courbet en particulier.



Dénonçant les ravages sociaux de la révolution industrielle, suscitant les foudres de la censure impériale pour critiquer la collusion du pouvoir et de la « féodalité industrielle », Proudhon est le seul des grands socialistes qui soit d'origine ouvrière. C'est l'une de des belles trouvailles de la mise en jeu des comédiens que de rappeler en miroir par le franc parlé de Courbet, la dimension simple et rude d'un Proudhon, dans les rapports avec ses amis, en paysan franc-comtois qu'il n'a sans doute jamais cessé d'être.

### Un Atelier du siècle

Plantons le décor. Au centre du plateau, *L'Atelier du peintre*, un « immense tableau » en préparation pour l'Exposition universelle de 1865 qui le refusera. L'atelier de Courbet, voici le lieu unique de cette transposition scénique de la rencontre, voire de l'affrontement entre deux figures majuscules, essentielles au siècle des Révolutions enthousiasmées, confisquées et contrariées : Courbet et Proudhon.

*L'Atelier du peintre, allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique* est la toile la plus mystérieuse de Courbet, une de ces œuvres qui, à l'instar des *Ménines* de Velasquez si bien interrogée par le philosophe Michel Foucault et qui suscite sans cesse un nouveau chapelet

d'exégèses. Se croyant l'égal d'un Rembrandt, Courbet tente d'y embrasser la société, ses classes, la vie et la mort, le peuple dans sa diversité, les lueurs émancipatrices républicaines. Hors son modèle féminin, il ne recourt, faute de temps et de moyens, qu'à des images, photographies ou gravures.

Le metteur en scène Jean Pétrement reproduit habilement la mise en abyme de l'œuvre peinte. A savoir, Courbet peignant un modèle que représente la toile en train d'être peinte au centre d'une composition dévoilant 33 protagonistes. Car dans cette « allégorie réelle » intitulée *L'Atelier*, il y a bien un tableau dans le tableau. Un paysage de Franche-Comté se détache au premier plan que prolonge le corps paysagé de la femme modèle dénudée, muse et maîtresse.

Pour donner corps aux modèles successifs de Courbet et aux tentatives d'émancipation féminine, qui marquent aussi le 19<sup>e</sup> siècle, mais sont tombées dans un oubli immérité, la dramaturgie a inventé Jenny. Elle est incarnée par la remarquable Adeline Moncaut, à mi-corps entre la féministe avant l'heure, le viril mousquetaire ferrailant avec la mâle attitude, et le modèle et amante au chevet du maître peintre souvent malade. Avec conviction, la comédienne campe une vraie contradictrice, broyeuse de formules tapageuses et de masculines certitudes. Elle rapporte souvent ses actes au corps. Ainsi cette scène savoureuse qui la révèle en train de moudre le café et feignant la jouissance à l'écoute de la pensée antiautoritaire désordonnée d'un Proudhon troublé et contrarié.

Pareille à Courbet se peignant en majesté artistique au centre de son tableau et Proudhon dans ses commentaires critiques, la pièce n'a de cesse de parler peinture. Comment ne dès lors garder en mémoire, le livre posthume de Proudhon, *Du principe de l'art et de sa destination* ? L'ouvrage a été écrit à la demande et pour la défense de l'œuvre de Courbet, contre une tradition considérée comme sclérosée. La définition de l'art par ce philosophe social ne laisse cependant pas d'intriguer : « Une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce. » Ou l'art comme salle de sport et d'éducation morale.

Dans l'équilibre maintenu entre la présence de ses trois personnages et le choix, comme élément scénographique principale la toile en préparation, *L'Atelier*, la pièce relaye parfaitement une idée maîtresse que Courbet a su imposer : L'égalité des sujets. Dans le tableau, tout est digne d'être représenté. Même le démuni, le travailleur harassé et magnifié parfois, le laid selon les normes classiques.

## **Vivre et peindre en homme libre**

Dès l'entame, on découvre le peintre jouisseur, charnel, enivré de bière et de femmes et imbu de lui-même. Un Courbet incarné tout en ruptures par Lucien Huvier. Le comédien passe de l'emprunté caractère face aux mots qui se défilent à l'emporté indépendant ferrailant contre la possibilité d'un art subventionné et alors contrôlé par l'Etat. L'une des convictions des convictions de Courbet était l'incompétence de l'Etat dans le domaine de l'art. A ses yeux, pas démocratie sans un art libéré de toute mainmise gouvernementale et soutenu par le mécénat privé.

L'acteur, lui, pousse loin la ressemblance avec les traits de Courbet, cet enfant du siècle, tel qu'il apparaît, posant la main droite sur le cœur, dans la dernière décade de sa vie au détour d'une photographie noir et blanc anonyme de 1871. Il est alors en exil sur les rives suisses et hospitalières du Lac Léman : un enfermement définitif aux marges d'une existence traversée d'éclat, de succès et de scandales.



« Proudhon modèle Courbet » voit le personnage du peintre maugréer contre Jenny, son modèle à demi nue, qui ne s'en laisse pas compter, seins et sexe dissimulés sous un drap protégeant du froid pénétrant baignant l'atelier. Sa devise héritée de son père ? « Crie fort et marche droit ». Entrant à la dérobée, Proudhon surprend un coït qu'il ne saurait voir. En bon hygiéniste social, il stigmatise cette condamnable inclination du peuple toujours « prompt à forniquer » à l'en croire. Cet enfant terrible du socialisme est aussi travaillé par une misogynie qui effondre. Pour lui « la nature de l'homme éclaire son projet artistique ».

Le comédien Jean Pétrement le passe à la scène sous la forme d'un casuiste doublé d'une personnalité austère et hautaine, rigoriste et paradoxale. Il est tribun passionné alignant les adjectifs vindicatifs contre le règne de Napoléon III. Il fut néanmoins peu entendu par les politiques et les publics de son siècle, une disgrâce qui frappa aussi Victor Hugo sur les bancs de l'Assemblée. Et dont témoigne *L'Homme qui rit*, ouvrage désespéré de l'engloutissement dans les ténèbres de l'injustice et l'exil.

Rivé à la table de cuisine de Courbet, Proudhon se défend de prôner la suppression de la liberté individuelle, mais sa socialisation. « Je n'aime aucune divinité, qu'elle s'appelle Dieu, Etat ou propriété », écrit-il. Jenny, narquoise, lui rétorque : « Vous êtes un idéaliste. Assez de pureté Proudhon ». On voit alors en lui un possible descendant de Saint-Just, dans sa morale totalitaire et son « désir de faire de la pureté une vertu sociale... jusqu'à ce que le monde soit purgé ».

En dispute perpétuelle avec Jenny, il lâche encore : « Je souhaite aimer ma femme autant que j'ai aimé ma mère ». Tout semble dit chez cet homme que Courbet reconnaissait néanmoins comme un père aimant. Voyez ce portrait posthume et idéalisé de Proudhon et ses enfants (1865). Peint de mémoire, le visage de ce réformateur de l'ordre social n'a pas conservé ses rides, quand on le compare aux photos de Nadar. On est loin de l'image d'Epinal du penseur farouche, dans cette noblesse à l'antique qu'affiche le penseur en blouse d'ouvrier.

Tendresse, gravité, retenue, image la plus véridique, ce sont peut-être les mots qui conviennent le mieux pour caractériser « Proudhon modèle Courbet ». La pièce joue avec habileté des va-et-vient entre idées, peinture, société, versants public et intime des personnages. Sans omettre un lyrisme discret, très présente dans l'univers peint de Courbet, ce poète amoureux de la solitude et rêveur resté profondément attaché au pays natal. Ce voyeur aussi, ivre du corps-paysage plus qu'objet de la femme, saisi entre rêverie et volupté. Des modèles qu'il avoue ici devoir éprouver charnellement pour mieux les peindre. A l'instar de Courbet, le travail de mise en scène peut s'honorer légitimement d'avoir « mis l'art au service de l'homme ».

Bertrand Tappolet

*Proudhon modèle Courbet.*

Espace Roseau, 8 rue Pétramale. Avignon. A 15h jusqu'au 31 juillet puis en tournée française.

Rés. : 0033490259605 Rens. : [www.theatre-bacchus.fr](http://www.theatre-bacchus.fr)

